

Supplément au SOP n° 76, mars 1983

RENAISSANCES PATRISTIQUES EN OCCIDENT :

DEUX EXEMPLES EN ANGLETERRE

Le 150e anniversaire du Mouvement d'Oxford :
son enracinement dans "l'âge d'or de l'Anglicanisme"
et sa signification pour aujourd'hui.

Conférence de Nicolas LOSSKY,
Institut de théologie Saint-Serge,
15 février 1983

Document 76.B

RENAISSANCES PATRISTIQUES EN OCCIDENT :

DEUX EXEMPLES EN ANGLETERRE

par Nicolas LOSSKY

Le terme "Renaissance Patristique" mérite un mot d'explication. On pourrait en effet l'utiliser dans divers sens, par exemple à propos d'une redécouverte de textes grecs et latins du passé que l'on étudiera philologiquement, en établissant autant que possible les attributions, en les replaçant dans leur contexte historico-culturel; on s'y intéressera, à la limite, au même titre qu'à la littérature philosophique, historique ou poétique du monde antique gréco-romain.

C'est dans un tout autre sens que l'expression est employée ici. Renaissance Patristique est pris ici au sens d'une redécouverte de l'essentiel de l'expérience chrétienne vécue en Eglise, comprise, appréhendée comme la participation dès ici-bas à la vie du Christ ressuscité, donc à la vie trinitaire; comme la conscience renouvelée de ce qu'on pourrait appeler le tropisme divin en l'homme dont le vrai centre et les vraies racines sont en Dieu; comme l'obligation, qui découle de ce qui précède, de répondre à l'appel divin qui est de faire fructifier le don de l'Esprit Saint et d'annoncer au monde la Bonne Nouvelle. Une telle redécouverte s'accompagne à terme d'une reconnaissance des témoins de la même expérience depuis les Apôtres et jusqu'au présent en ne manquant pas de découvrir ou de redécouvrir alors ceux que nous appelons les Pères de l'Eglise.

Dans la première perspective décrite, certains savants ont tendance à mettre l'accent sur l'individualité de chaque écrivain, à tel point qu'ils vont parfois jusqu'à affirmer qu'il n'existe pas entre "les Pères" d'accord fondamental, et donc pas de théologie "traditionnelle" ou "de l'Eglise".

Dans la perspective qui nous intéresse ici, par contre, l'accent est mis sur cette expérience commune de l'essentiel du christianisme et qui trouve son expression, par delà les divergences et les idiosyncrasies, dans une unanimité essentiellement conciliaire (qui ne se limite pas aux sept grands conciles oecuméniques, mais se poursuit chaque jour dans l'expérience eucharistique de l'Eglise).

Cette perspective entraîne l'adhésion à un principe herméneutique "christocentrique", inauguré par le Christ lui-même, par exemple sur le chemin d'Emmaüs: la Loi et les Prophètes et par delà, toute l'histoire de l'humanité, n'a de sens que par l'événement central de l'Incarnation-Rédemption, Nouvelle Création. Il découle de ce principe que les commentaires scripturaires des Pères de la grande période de l'Age d'Or patristique et les liturgies des siècles passés, ont quelque chose d'essentiel à dire au temps présent quel qu'il soit.

C'est deux exemples d'une telle prise de conscience que je voudrais évoquer aujourd'hui. Au lieu de les choisir, comme on aurait pu le faire, dans l'histoire de l'Eglise orthodoxe elle-même, c'est au sein du christianisme occidental, en pleine séparation, que je voudrais signaler deux périodes de renaissance patristique au sens qui vient d'être défini.

Le choix du premier exemple s'explique par des raisons historiques: cette année 1983 marque le 150e anniversaire de l'événement précis qui traditionnellement sera considéré comme le point de départ d'un phénomène qui porte encore des fruits aujourd'hui.

Le second exemple, qui se situe à une époque plus ancienne, est tout simplement indispensable pour la compréhension et l'appréciation du premier.

Le 14 juillet 1833, en l'Eglise Ste Marie la Vierge de l'Université d'Oxford, un ecclésiastique universitaire prononce devant les Juges des Assises un sermon qui a pour titre l'Apostasie Nationale.

Les circonstances immédiates du sermon sont les suivantes : le gouvernement britannique avait proposé au Parlement un projet de loi visant à resserrer l'organisation de l'Eglise anglicane en Irlande (territoire à large majorité catholique) par la suppression de 8 diocèses et de 2 archidiocèses anglicans.

Le contexte politique, social et institutionnel (ou structurel) où nous sommes est celui du train de réformes des institutions politiques et sociales de la Grande Bretagne inauguré en 1828 et qui se poursuit. De ces réformes, l'Eglise en a besoin autant, sinon plus, que les autres institutions. A l'exception de quelques-uns, les évêques anglicans sont plutôt hostiles aux lois de réformes, ce qui entraîne un certain anticléricalisme essentiellement "politique et social" (de type "progressisme" contre "conservatisme").

Il faut évoquer maintenant le climat religieux qui règne au sein de l'Eglise d'Angleterre, Eglise d'Etat, avec à côté d'elle d'importantes Eglises "dissidentes" (l'Eglise catholique de plus en plus menaçante d'un côté et les Eglises protestantes de l'autre). L'esprit qui règne majoritairement dans l'Eglise établie, "hiérarchique" est un conservatisme moralisant et assez apeuré, défensif. Cet esprit est à la fois hérité du libéralisme (ou "latitudinarisme") déiste du XVIIIe siècle et renforcé par la peur de la bête apocalyptique du temps : la Révolution française.

Voici le point de vue d'un historien anglais du XIXe siècle, James Anthony Fronde (frère de Richard Hurrell Fronde) : "La Révolution Française avait effrayé toutes les classes, au point qu'aucune pensée progressiste n'était possible. La société, en ville et à la campagne était conservatrice (Tory) en politique, et décidée à ne pas autoriser la moindre innovation dans le domaine de la foi reçue en héritage. Cette société était orthodoxe sans être théologique. On accordait peu de pensée aux problèmes doctrinaux. La religion, telle qu'elle était enseignée dans l'Eglise d'Angleterre, signifiait l'obéissance morale à la volonté de Dieu. L'aspect spéculatif en était accepté parce qu'on postulait qu'il était vrai. On répétait respectueusement les Credos ; mais l'essentiel c'était la pratique. Les gens allaient à l'Eglise le Dimanche pour apprendre à être bons, pour entendre pour la 1000e fois la répétition des commandements et pour les voir inscrits en lettres dorées au-dessus de la table de communion. Au sujet du pouvoir des clefs, de la présence réelle ou de la métaphysique de la doctrine, personne ne s'inquiétait, parce que personne n'y pensait. Cela ne valait pas la peine de perdre son temps sur des questions qui n'avaient pas de rapport avec la conduite et qu'on pouvait expédier d'une façon satisfaisante au moyen d'une indifférence pleine de bon sens". (Short Stories on Great Subjects, IV, p. 239 et ss., 1886, cité par Vidler, The Church in an Age of Revolution, The Pelican History of the Church, 5, p. 34-35).

Ajoutons que les Convocations (structure synodale de l'Eglise d'Angleterre) n'ont pratiquement plus d'existence depuis 1717 (et ne seront rétablies qu'en 1852 pour Canterbury et en 1861 pour York).

Dans ce contexte, le sermon sur l'Apostasie Nationale pourrait, à première vue, apparaître comme une simple expression du point de vue des conservateurs : une simple défense des diocèses existants et comme un rappel au gouvernement civil que ce n'est pas à lui seul de procéder à une réforme structurelle de l'Eglise d'Etat.

En réalité, il s'agit de tout autre chose : les diocèses, à la limite, ne sont qu'une occasion de dire haut et fort quelque chose qui n'a plus été affirmé avec force et conviction depuis environ 145 ans (depuis 1688 sans doute) au sein de l'Eglise d'Angleterre : à savoir que, loin d'être définie comme l'Eglise établie, l'Eglise d'Etat, une des structures institutionnelles du Commonwealth, l'Eglise d'Angleterre est l'Eglise du Christ, l'Eglise de Dieu qui est en Grande Bretagne, l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, qui depuis les temps apostoliques

demeure la même jusqu'à ce jour.

La question que soulève avec passion (le titre en témoigne) ce sermon sur l'Apostasie Nationale est celle-ci : quelle est la nature et quel est le lieu de l'autorité dans l'Eglise d'Angleterre ? La première réponse apportée est négative : certainement, le lieu de l'autorité n'est pas le gouvernement britannique, ni le Parlement.

Quant à la nature de l'autorité, elle fera l'objet de la réflexion approfondie dont le sermon du 14 juillet 1833 marque le point de départ. Le prédicateur, John Keble, fait partie d'un petit groupe d'hommes, tous oxoniens, membres (Fellows) du même collège, Oriel College, qui en relation avec des théologiens d'autres collèges, s'adonnent à l'étude théologique et s'inquiètent de l'état d'esprit "libéral" qui règne dans l'Eglise d'Angleterre.

Le sermon du 14 juillet 1833 marque le point de départ du célèbre Mouvement d'Oxford qui représente une prise de conscience d'une importance capitale au sein du christianisme anglo-saxon. Ces hommes vont lancer une campagne visant à réveiller la conscience ecclésiale, doctrinale, de leurs contemporains. Ils le feront d'abord par voies de Tracts (les célèbres Tracts for the Times, au début brefs pamphlets, plus tard de gros traités très savants) où sont présentés des sujets aussi variés que la succession apostolique, la nécessité du jeûne, la théologie du Baptême et bien d'autres. Ces Tracts qui paraissent de 1833 à 1845 ont valu au Mouvement d'Oxford son autre nom, celui de Mouvement Tractorien.

Dans l'approfondissement de leur réflexion théologique et de leur expérience ecclésiale, ces hommes se sont tout naturellement tournés vers ceux qu'ils reconnurent comme leurs Pères dans la foi apostolique. Et à cet égard, il est intéressant de constater que leur démarche ne les a pas simplement amenés à effectuer un saut de plus de mille ans en arrière vers la grande période patristique latine et grecque. Certes, ils ont reconnu chez les Pères d'Orient et d'Occident de la grande période l'expérience de l'Eglise qu'ils cherchaient à faire revivre et ils n'ont pas manqué de boire avidement à ces sources. Mais, leurs Pères dans la foi, ils les ont trouvés aussi en Angleterre même et à une époque beaucoup plus récente : à la fin du XVIe et au XVIIe siècle, époque où des théologiens britanniques de premier plan ont fait revivre l'esprit des Pères de l'Eglise en pleine période de crises (Réforme, Contre-Réforme, guerre civile, révolution).

Cette période (en gros de 1590 à 1630) est souvent décrite comme l'Age d'Or de l'Anglicanisme (il faut souligner que le Mouvement d'Oxford est largement responsable de cette appellation). Ce sont les hommes de cette génération qui ont véritablement redécouvert les Pères de l'Eglise et qui, dans une large mesure, ont aidé ceux du Mouvement d'Oxford d'en faire autant.

Tout le monde connaît le travail intense d'étude et de publication des textes, notamment scripturaires et patristiques entrepris par les humanistes de la Renaissance. Soulignons simplement que l'Angleterre a pris une part importante à cette activité, qu'Erasmus y est venu plusieurs fois, y a enseigné et y eut d'éminents amis. Les écrits des Pères deviennent de plus en plus accessibles grâce à leur publication et au développement des études grecques.

Le XVIIe siècle est pour l'Angleterre une période de conflits et de tensions où l'Eglise cherche péniblement sa voie entre la Réforme et la Contre-Réforme, oscillant entre la papauté et les pressions réformistes protestantisantes. On aboutit dans la seconde moitié à ce que les historiens ont souvent appelé "le compromis Elizabéthain", une via media, à mi-chemin entre Rome et Genève. Une telle description n'est vraie qu'à la surface, au niveau "politique" de l'organisation de la vie de l'Eglise.

Déjà en 1562 dans le célèbre traité Apologia Ecclesiae Anglicanae de John Jewel, évêque de Salisbury, des éléments se font jour qui vont au-delà d'une simple position médiane entre le catholicisme romain et le protestantisme genevois (représenté par les Puritains). Il fait appel aux Pères des 6 premiers siècles. Cependant son

utilisation des Pères demeure polémique (c'est encore la méthode médiévale qui consiste à démolir l'adversaire à coup de citations où souvent la quantité compte plus que la qualité).

C'est dans la dernière décennie du XVI^e siècle, que l'on trouve une autre utilisation, plus constructive des Pères, tout d'abord dans le traité de Richard Hooker (1554-1600) Of the Laws of Ecclesiastical Polity (Des Lois du gouvernement ecclésiastique), mais surtout dans les Sermons de son contemporain et ami Lancelot Andrewes (1555-1626) qui sera le vrai chef de file de la Renaissance Patristique au sens complet du terme.

Andrewes est un évêque, un théologien, un savant (bibliste, philologue - il connaissait 15 langues - exégète), et un ascète qui mena une vie de prière quasiment monastique. Son livre de Prières Privées (Preces Privatae) est nourri de toutes les liturgies anciennes, orientales et occidentales.

Par l'expérience, il a compris que la vie spirituelle et la théologie ne pouvaient pas être séparées, se répondaient l'une à l'autre, ne faisaient qu'un. C'est pourquoi sa théologie, ou plutôt son expérience spirituelle telle qu'elle s'exprime dans ses sermons prêchés à la cour et dont les hommes du Mouvement d'Oxford se sont inspirés et se sont imprégnés, vaut qu'on s'y arrête brièvement.

Tout d'abord, cette théologie est essentiellement "utilitaire" ; c'est-à-dire qu'elle n'est jamais simplement spéculative par amour de la spéculation : toute la démarche est sotériologique ; seul compte le salut concret des hommes à qui il s'adresse. Il n'y a jamais de divorce entre la pensée et la vie concrète.

Sa vision est christocentrique. Toute sa prédication est centrée sur l'oeuvre rédemptrice du Christ, Dieu-homme, dans une perspective profondément chalcédonienne : l'union sans confusion des deux natures dans l'hypostase du Fils de Dieu.

L'oeuvre rédemptrice du Christ est vue par-dessus tout dans les infinis bienfaits offerts aux hommes par la victoire sur la mort et la présence du Premier-né d'entre les morts à la droite du Père. Andrewes - et c'est peut-être l'aspect le plus frappant de sa théologie étant donné l'époque et le lieu - va bien au-delà d'une théologie qu'on peut appeler "anselmienne" de la Rédemption comme rachat et rétablissement de l'homme dans l'état adamique. L'un des thèmes majeurs de sa prédication est le monde à l'état acquis par le sang du Christ : celui d'enfants de Dieu, celui de "participants à la nature divine" (2 Pierre 1, 4), une des citations favorites de L. Andrewes.

C'est sans doute cette redécouverte, tout à fait centrale dans sa théologie, de la déification de l'homme qui explique un autre trait distinctif par rapport à ses contemporains immédiats : la réhabilitation vigoureuse et insistante de la Personne divine, au sens plein du terme, du Saint Esprit. La Personne et le rôle du Saint Esprit dans toute l'oeuvre du salut, à chaque étape de la Création et de la Rédemption, comprise comme nouvelle création, sont soulignés d'une façon tout à fait étonnante dans le contexte occidental de la toute fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle.

Mais le Saint Esprit, s'il est "l'artisan" de la déification de l'homme n'agit pas de façon magique ou automatique. Andrewes a un sens aigu de la coopération libre de l'homme à son propre salut, de la synergie. D'où, un appel constant dans ses sermons au repentir comme conversion du coeur, comme retournement, à l'ascèse de jeûne et de prière permanente (ce qu'il pratiquait lui-même). En un mot, il y a un élément très philocalique dans cette prédication.

Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur cette théologie profondément "mystique" de L. Andrewes. Ajoutons simplement que ce n'est pas tant sa connaissance concrète de la littérature patristique qui est intéressante que l'intégration qu'il fait pour son temps de l'expérience chrétienne centrale des Pères. Ce n'est pas tellement qu'il cite les Pères ; il parle comme eux.

Et c'est cela que les hommes du Mouvement d'Oxford ont repris chez lui et chez

ses disciples (qui furent nombreux tout au long du XVII^e siècle), c'est cela qu'ils ont cherché à faire percevoir à l'Eglise d'Angleterre et à l'Eglise Anglicane toute entière comme son héritage par excellence.

Parmi ces hommes, j'en nommerai trois :

J.H. Newman (1801-90), le plus universellement connu. Sa conversion au catholicisme en 1845 ne fut pas une cassure (il reste en contact avec ses amis anglicans et à bien des égards il ne cesse pas d'être anglican). Auteur de nombreux Tracts, il a étudié en particulier l'oeuvre de saint Athanase. (Le père George Dragas a étudié cet aspect du personnage, ainsi que ses conséquences dans sa pensée).

John Keble (1792-1866) Poète et théologien (Professeur de Poésie à Oxford). Lui aussi auteur de Tracts, il participe à l'édition de textes patristiques.

Edward Bouverie Pusey (1800-1882) C'est le grand savant du Mouvement. Professeur d'hébreu, grand prédicateur. C'est lui qui fera évoluer les Tracts vers de gros traités érudits ; lui aussi sera éditeur de Pères de l'Eglise.

Deux séries de publications concrétisent en quelque sorte le désir du Mouvement d'Oxford d'approfondir la conscience doctrinale des Anglicans : d'une part la Bibliothèque des Pères (Library of the Fathers), série de traductions d'oeuvres patristiques (comparable à certains égards aux Sources Chrétiennes à leurs débuts), et d'autre part la Bibliothèque de Théologie Anglo-Catholique (Library of Anglo-Catholic Theology) qui édite les oeuvres des grands théologiens du XVII^e siècle, plus ou moins "oubliés", du moins par l'Eglise officielle et les éditions depuis la fin du XVII^e siècle.

En conclusion, je voudrais dire deux choses :

a) Il me semble qu'il est du plus grand intérêt pour nous les orthodoxes d'approfondir notre connaissance des deux périodes de Renaissance Patristique que j'ai évoquées ; on y trouve en effet des éléments fort intéressants de ce qu'on pourrait appeler une orthodoxie occidentale authentique.

b) Le Mouvement d'Oxford, sous des formes bien entendu modifiées, se poursuit aujourd'hui. Ses héritiers représentent un aspect fort important de la communion anglicane, tant en Angleterre que dans d'autres pays. Ma conviction est que la poursuite et l'approfondissement de la Renaissance Patristique, telle que je l'ai définie en commençant, est ce qui peut contribuer le mieux au succès des dialogues tant bilatéraux que multilatéraux poursuivis aujourd'hui. Cette poursuite et cet approfondissement, tout le monde le reconnaît, peuvent être grandement facilités par la présence active des orthodoxes. Mais cela à une condition : c'est que les orthodoxes eux-mêmes poursuivent et approfondissent leur propre Renaissance Patristique dans une fidélité vivante et créatrice.